

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 35 (1897)
Heft: 6

Artikel: Chronique musicale
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196078>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

plaisir, que j'avais bon appétit et m'encouragea à continuer, d'un air qui, après tout, me sembla légèrement goguenard ! De fait, je ne m'arrêtai pas dans mon œuvre ; l'air frais des prés et les quatre lieues parcourues avaient avivé mes facultés digestives, et je me disais intérieurement, avec une naïveté lapillienne, que les ogres de jadis devaient être plus tôt de grands promeneurs que des ronds de cuir.

À bout de peur de temps, je m'aperçus que l'oie était totalement défigurée par les balafras, les trous, les fentes et les entailles que j'y avais pratiquées, d'une main peu experte en chirurgie. On ne pouvait plus, sans s'exposer à des huées, la présenter sur la plus humble table, encore moins sur une table d'hôte ; et ce débris informe n'était bon, désormais, qu'à être transformé en un de ces ragouts couleur chocolat qui ont la prétention de dissimuler, sous la sauce et les légumes, les formes primitives des morceaux disparates.

J'étais navré, et, par une pudeur assez naturelle, je me demandais comment faire disparaître ce relief déplaisant.

« Après tout, me dis-je, je paierai l'oie ! Elles ne doivent pas être fort chères ici ; les ruisseaux qui avoisinent le pont et les prairies en étaient tout blancs ! »

Pendant que je me livrais à ce monologue peu mystique, des bruits de voix se firent entendre au dehors, plus après et plus aigres ; des paysans et des paysannes entraient tumultueusement à l'aberge. Plusieurs des femmes avaient, sur leur tête, de ces grands paniers en osier blanc, qui servent à étaler le beurre, les volailles, les œufs et le fromage les jours de marché.

Une d'elles qui vociférait en patois et se chamaillait avec une commère, atteignait presque le niveau de ma fenêtre avec son grand panier couvert d'une serviette blanche, et où se devinait, à certains soulèvements de l'étoffe, le reste des marchandises non vendues. Le ton de voix de la femme était si perçant que j'eus envie de l'interroger violemment ; mais un démon intérieur, qui donna à l'acte que j'accomplis tout le caractère de l'inconscience, en décida autrement. Sans avoir réfléchi plus d'une seconde, je pris la carcasse charnue de l'oie, et la glissai sous le linge du panier qui portait la femme glissante, en y ajoutant un peu du jus très brun qui géographia grassement la serviette. Cela fait, je me retrai sans être vu.

J'appelai Joseph pour le café. Ses yeux démesurés s'ouvrirent en même temps que sa bouche, quand il aperçut le plat vide.

Comme il restait là, béat et pétrifé, je lui dis avec un sourire tranquille :

— J'ai tout mangé ! mais je paierai bien.

Il répéta machinalement :

— Tout... L'oie tout entière ?

— Oui, avec les os.

Je faisais craquer mes dents et, le vin blanc m'ayant mis de belle humeur, j'ajoutai, avec une froideur simulée de savant :

— L'os est un reconstituant, les phosphates qu'il contient régénèrent notre sang ; c'est très conseillé aux poitrinaires ; et pour moi, du reste, cette matière remplace avantageusement le charbon de Béloc !

Joseph, qui ne comprit rien à mon discours, les yeux toujours ronds et hagards :

— Toute l'oie !

Et, m'ayant servi le café d'une main émue, dégringola dans l'escalier.

Quand je descendis, je payai largement mon déjeuner à l'hôtelier ahuri, et me disposai à gagner l'une des promenades de la ville, dont les tilleuls centenaires se mirent dans une verte rivière, en face de grandes prairies ensoleillées.

La femme à la voix horrible s'en allait avec sa commère, portant toujours sur sa tête le fameux panier. Je cherchai à voir sa figure et m'avancai de son côté ; elle était charmante ; une tête brune, régulière, de madone champêtre, avec dans le regard, je ne sais quoi de raphaélique. Mais elle s'était remise à parler, et alors, de cette bouche de vierge, sortit de nouveau un horrible patois jacassant ; c'était le plus monstrueux contraste que j'aie jamais constaté entre la parole et le visage.

Au prochain sentier, j'obliquai et j'abandonnai la route poudreuse et les paysannes pour un chemin qui courait dans les prés, sous les saules, et devait me conduire aux tilleuls, puis, de là, aux collines prochaines et aux sources de la forêt.

Les voyages du soir, au crépuscule, sur les routes

qui traversent les villages, sont des plus calmes et des plus inspirants qui se puissent imaginer. J'étais plongé dans des songeries paisibles en suivant le chemin qui me ramenait à ma maison de campagne, et j'atteignis bientôt les premières habitations d'un long village isolé au milieu des vastes plaines. La nuit tombait, les crapauds faisaient entendre leurs cris flûtés et les bois, à l'horizon, s'estompaient en violet sur un ciel d'ambre. Un bruit violent de voix, parti d'une des premières maisons du village, me ramena aux choses humaines. J'écoulai indiscrètement.

— T'es un menteuse ! grondait une voix d'homme. T'as diné au bois, ou ailleurs, avec Jean Claude ! J'tai toujours dit qu'il n'aurait pas ton homme ? I' n'l sera pas !

Une voix, que je reconnus aussitôt pour celle de la belle fille raphaélique au panier d'osier, répondit aigrement :

— Non, papa, j'veux l'jure, j'ai pas mangé avec Jean Claude, que j'veux dis. J'ai été au marché, j'ai vendu mes denrées, et j'suis revenue.

— Eh ben, et c'toie à moitié mangée qu'j'ai trouvée dans ton beau panier ! D'où c'toie vient cette bête, dis-moi un peu. T'as fricoté avec Jean Claude, je n'veux pas d'ça. Et puisque tu m'fais des feintises, moi j'te dis que tout ça finira et q'tu épouse-ras Tiennot et pas un autre !

— Pisque j'veux dis q'te n'sais d'où qu'elle vient, c'toie de malheur.

— Jésus, Maria ! Elle n'est pas tombée du ciel, bien sûr ! C'est l'estant de ton déjeuner fin, et j'te dis qu'si ça continue, tu finiras mal.

A présent, je comprenais tout ; la carcasse de mon oie, trouvée par le père, avait causé tout le désastre familial. Je ne savais pas, hélas ! que la belle fille était recherchée en mariage par Jean Claude et que ma mystification allait entraîner des complications dans des amours de village.

Mon devoir était d'entrer, de parler et de tout dévoiler. Je franchis le seuil usé de la pauvre porte, et, sous prétexte d'être mieux renseigné sur ma route, j'interrogeai le paysan.

Le dialogue sauvage du père et de la fille avait cessé.

— Je vais à la Chassagne, lui dis-je. Comme il se fait tard, vous m'indiquerez bien un chemin de traverse.

Et je me nommai.

Ma famille était connue dans le pays, le paysan devint aussitôt très poli et me pria de me rafraîchir chez lui.

J'acceptai et je m'assis devant une bouteille.

L'obscurité tombait ; on n'avait pas encore allumé de lampe.

— Vous aviez une grande discussion ? dis-je au paysan.

Ma question le gênait ; il répondit évasivement. J'insistai et lui dis en souriant :

— Vous ne vous doutez pas, mais c'est moi qui ai mis l'oie dans le panier de votre fille.

Et je lui racontai toute la scène de l'hôtellerie.

La fille se mit à pleurer, en disant à son père :

— Vous voyez bien que vous n'saviez point c'que vous disiez.

Et se tournant vers moi :

— Ah ! monsieur, j'veux croire pas si méchant, vrai !

Le vieux vigneron fut-il convaincu ? Je l'ignore. Toujours est-il que, quelques mois après, j'appris fortuitement le mariage de la paysanne avec son Jean Claude. Plus tard je retournai à l'hôtellerie de la bourgade, par une de ces claires matinées d'automne, favorables aux courses en plein air.

J'arrivai à l'heure solennelle de la table d'hôte. L'immuable Joseph me reconnut, et bientôt toute la table des commis-voyageurs, des paysans et des employés, qui vivaient là en pension, me connut pour un homme qui avala une oie entière avec les os. On chuchota, on me regarda ; les uns sourirent, moqueurs ; les autres, respectueux, manifestèrent, à voix basse, des vénération profondes pour mon estomac non pareil. Malheureusement pour ma réputation, la migraine préludait dans mon cerveau par des douleurs lancinantes ; je parus morose, et, quand on s'aperçut que j'avais seulement des œufs à la coque et une cuisse de poulet froid, je fus immédiatement coulé dans l'estime des convives aux figures épanouies et rougeaudes. Quant à Joseph, il resta persuadé que j'ai l'estomac malade pour avoir avalé trop d'os d'oies et de volailles.

— Toutes ces choses-là, m'a-t-il dit, ça finit toujours par vous trouver le corps.

Et, quand je l'ai quitté, il m'a conseillé paternellement les *gaudes*, les cervelles, les purées de pois et autres nourritures fluentes, qui sont un velours pour l'intérieur des personnes.

GRANDMOUGIN.

Chronique musicale.

Le *Chœur d'hommes* de Lausanne donnera son concert annuel vendredi prochain, 12 courant, dans le temple de St-François. La pièce de résistance du programme est la *Légende de Frithjof*, de Max Bruch, cette œuvre si fraîche si riche en couleur et d'une originalité si puissante. La partie d'Ingeborg, la noble fiancée de Frithjof, donnée en rançon au vieux roi Ring, sera chantée par notre aimable et brillante cantatrice lausannoise, Mme Troyon-Blaesi. La partie de Frithjof, le vaillant héros scandaleux, est aussi confiée à un artiste de premier ordre, M. Ant. Sistermans, de Francfort. Cet artiste, une des célébrités du monde musical, n'est pas inconnue à Lausanne. On a déjà eu l'occasion, en 1894, d'admirer sa voix puissante, chaude et d'un timbre admirable.

Outre la *Légende de Frithjof*, le programme du concert du *Chœur d'hommes* comprend divers morceaux de moindre importance pour soprano solo, baryton solo, violon avec accompagnement d'orchestre et enfin trois chœurs *a capella*. En somme un programme très beau et très riche que nous engageons vivement nos lecteurs à aller entendre.

Union chorale. — C'est aujourd'hui à 8 heures du soir que l'Union chorale donne sa soirée annuelle, dont le programme, plein d'attrait, lui assure un réel succès. Il comprend plusieurs chœurs, solis et morceaux d'orchestre dont le choix est très heureux ; plus une amusante opérette d'Offenbach, *Lischen et Fritzchen*, qui ne peut manquer de mettre toute la salle en gaieté. — Un bal terminera cette jolie fête.

Charles-le-Téméraire. — La ville de Grandson travaille activement à l'organisation de la belle solennité dramatique qu'elle se propose de nous donner les 19, 20, 26 et 27 juin. L'entreprise des estrades et de la scène va être mise au concours. On peut se faire une idée de ces vastes constructions par les chiffres suivants. Les estrades en gradins auront 42 mètres de profondeur, 6 mètres de haut et 75 de développement extérieur. La scène aura 43 mètres de large sur 18 de profondeur. Les décors seront d'une grande fidélité historique, les costumes conformes à la mode de l'époque. — Sous la direction de M. le professeur Rey, les répétitions marchent bon train et les acteurs font de remarquables progrès. Nous avons donc tout lieu d'espérer sur une grande et belle fête, rappelant un des plus glorieux épisodes de notre histoire.

Entre bohèmes :

Deux bohèmes se rencontrent. Le plus jeune n'a pas de paletot. Le second a un vieux et mince pardessus d'été.

Ils échangent ces réflexions :

— La vie est dure ! Je n'ai pas de paletot, et je le sens !...

— Moi, c'est le contraire. J'en ai un et je ne le sens pas !

THÉÂTRE.

M. Scheler, dont l'excelente Compagnie dramatique a recueilli ces derniers temps de si brillants succès dans les *Deux gosses* et le *Bourgeois gentilhomme*, nous annonce pour demain, dimanche, un drame à grand spectacle : **La maison du Bainleur**, qui fera sans doute salle comble.

Jeudi, 41 février, **Ruy-Blas**, pièce en 5 actes et en vers, de V. Hugo.

L. MONNET.